



SIGNETS

N° 5 - Mai 2003

BULLETIN DES AMIS DE LA BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE ALBERT COHEN (ST LEU)

Dans ce numéro :

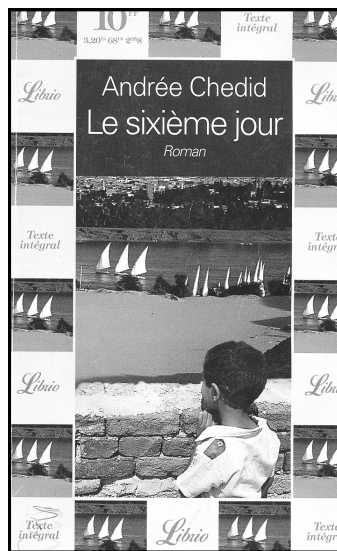
Expo Egypte	p.1
Coup de ♥ Jeunesse	p.2
St-Leu-la-Poésie	p.2
Bonnes Nouvelles	p.3
Du côté des femmes	p.4
Clémentine	p.7
A votre portée	p.8
Sans faute	p.9
Plumes en herbe	p.10
Patrimoine	p.12

L'événement à la bibliothèque : Expo Égypte

L'Égypte fait partie de notre culture. Cette affirmation, loin d'être fantaisiste, est une réalité dont beaucoup n'ont peut-être pas conscience. Il ne s'agit pas seulement de nos rêves de jeunes collégiens fascinés par les pyramides. Cléopâtre est devenue un personnage hollywoodien et *Le Prince d'Égypte* s'est taillé une part de lion (ou de sphinx, au choix) sur nos écrans.

de BD et de romans policiers, le pays des pharaons demeure une source d'inspiration.

plus célèbres auteurs égyptiens contemporains, Albert Cossery et Nadjib Mahfouz.



Présentée du 6 mai au 28 juin à la bibliothèque, l'exposition sera complétée par deux temps forts qui se dérouleront à la salle Claire-Fontaine. Le samedi 17 mai, à 17h30, un **Atelier Découverte des hiéroglyphes** sera proposé aux adultes et aux jeunes à partir de 11 ans. Le vendredi 20 juin, à 18h, Laurent Perrault donnera une **conférence** consacrée à **L'Égypte des écrivains du XIXème siècle**.

KIOSQUE

Les livres sur l'école se multiplient. A Colège de France de Mara Goyet a succédé la *Lettre à tous ceux qui aiment l'école* du ministre Luc Ferry. Le *Petit vocabulaire de la déroute scolaire* de G. Morel et D. Tual-Loizeau (Ramsay) est un pamphlet féroce et

Mais comment ignorer que nos plus célèbres poètes ou romanciers ont un jour trempé leur plume dans le Nil ? Hugo, Flaubert, Nerval, Gautier, Loti, Cocteau ont succombé. Ils sont loin d'être les seuls. Du XIXème siècle des écrivains voyageurs jusqu'à l'Egyptomanie moderne en passant par les auteurs

L'exposition réalisée par la bibliothèque Albert Cohen et *Les Amis de la bibliothèque* offre un panorama vivant et illustré de cette passion féconde. Elle présente aussi les

Expo, Atelier, Conférence : trois rendez-vous à inscrire sur vos papyrus.

Information / réservation à la bibliothèque ou au 01.34.18.36.80

Petit vocabulaire de la déroute scolaire



amusant sur le jargon de l'Éducation nationale devenue, pour les auteurs, un univers à la Kafka. A lire pour sourire ou

L'Assemblée Générale des Amis, le 8 février dernier, a permis de tirer un bilan très positif. Relancée début 2002, l'association a doublé le nombre de ses adhérents et sympathisants. Elle a mené à bien plusieurs projets ambitieux : Naissance - et croissance - de *Signets*, notre bulletin (quatre numéros en un an). **Campagne contre la censure à la bibliothèque de St-Prix** (cf. Signets 4). Publication du témoignage de

Les Amis se portent bien...

notre chère **Clémentine** (Retrouvez - la p. 8).

Autre initiative dont nous sommes particulièrement heureux : la création de la journée annuelle **Saint-Leu-la-Poésie** en partenariat avec la bibliothèque (cf. p. 2). Citons encore le lancement du **Concours de Nouvelles** qui se déroulera pour la deuxième fois cette année (le texte primé en 2002 a été publié dans notre précédent nu-

méro). N'oublions pas les diverses **ventes de livres d'occasion**, qui constituent notre principale source de financement ni la participation au travail sur la Résistance à St-Leu (cf. p.4).

Vous aimez lire, écrire, parler littérature ? Rejoignez-nous en remplissant le feuillet joint. Amicalement vôtre...

Le coup de ♥ Jeunesse de la bibliothèque

Chapeloup à tête rouge

de Nigo, illustré par Benoît Rondia.
(Hema, Editeur)

Ce livre, destiné aux enfants à partir de huit ans est un véritable délice. Il nous donne des nouvelles du grand méchant loup, bien connu des contes pour enfants. Ici, notre loup, subissant la concurrence des monstres actuels et donc n'effrayant plus les enfants, se retrouve au chômage. Ne pouvant plus acheter de quoi manger, il décide de dévorer les trois petits cochons. Mais la ferme est fermée pour cause de grève.

Il rencontre ensuite le Petit Chaperon Carré qui lui propose de



dévorer sa grand-mère (car elle lui laisse toutes les tâches ménagères). Finalement, elle demande au loup de prendre la place de la grand-mère car elle s'ennuie d'elle. Il accepte mais, très vite, il ne supporte plus l'inactivité. Nos deux personnages se disputent puis décident de se marier. Ils vont reprendre la ferme d'un certain monsieur Seguin, souhaitant partir en retraite, et auront plein de chapeloups à tête rouge.

Ce petit livre, paru chez Hema, est plein d'humour (dont beaucoup de jeux de mots) et se lit d'une traite. Il se joue des personnages traditionnels du conte et est donc bourré de références.

Nadège

2ème Journée Saint-Leu-la-Poésie

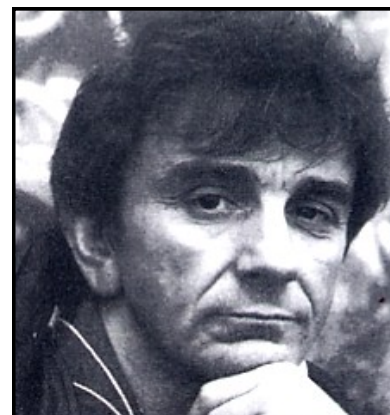
Au printemps dernier, notre association avait lancé l'idée d'une manifestation annuelle consacrée à la poésie dans notre ville. La *Journée Saint-Leu-la-Poésie* était née. Pour sa 1ère édition, le 22 juin 2002, nous avons reçu le poète Serge Martin qui avait su faire « vivre » avec beaucoup de conviction des textes d'auteurs contemporains (cf. *Signets* 3). Cette année, c'est à une *Balade en poésie* que nous avons convié la trentaine d'amateurs réunis au Foyer Clairefontaine, le 29 mars en début de soirée.

Notre guide, pour cette randonnée... à pieds, fut Gérard Noiret. Membre du comité de rédaction des revues *Europe* et *La Quinzaine Littéraire*, Gérard Noiret est l'auteur de plusieurs recueils de poésie. A ce titre, il figure dans l'intéressante et très utile exposition qui a séjourné en avril à la bibliothèque Albert Cohen. Réalisée par les bibliothèques du Val d'Oise regroupées dans l'association *Cible 95*, cette exposition présente une trentaine de poètes contemporains.

Amoureux des mots et des images, Gérard Noiret a l'art de nous faire goûter les textes qu'il choisit. Entre ses lèvres, Rimbaud, Verlaine, Baudelaire, René-Louis Laforge, ou Victor Segalen retrouvent leur âme et leur souffle. Contrairement à l'idée souvent répandue, un poète peut dire mieux que quiconque ses propres textes. Gérard Noiret l'a démontré en interprétant plusieurs de ses compositions. La comédienne Évelyne Fort lui a en quelque sorte donné la réplique en mettant, à son tour, en voix et en corps des poèmes de notre invité. Une alliance bienvenue de sensibilités, de présences et de tonalités complémentaires qui s'éclairent mutuellement.

Cette *balade* fut aussi une rencontre entre l'artiste et le public. Poésie ne signifie pas tour d'ivoire. Vivement ému,

Gérard Noiret nous signala que certains de ses textes lus au cours de notre rencontre l'avaient été également, il y a deux ans, à Bagdad, lors d'un festival international. Il sut aussi nous rappeler que la poésie est une philosophie de la vie. Dans l'existence, comme dans l'usage des mots, « *il ne sert à rien de prendre des libertés pour en faire des lieux communs* ». Pour illustrer sa réflexion, il proposa au public quelques jeux permettant de mettre en lumière le travail du poète sur le (trop) visible et le (trop) réel. Dénonçant le déballage sordide de la télé-réalité, il estime que « *la poésie, comme la bonne cuisine, ne doit pas être trop élucidée, sous peine de gâter la sauce* ». La poésie est donc bien une affaire de (bon) goût...



Zones - *Quand elle se réveille, les entrepôts de brique et la haute cheminée, comme la douleur à son doigt, ont disparu. Mais il n'y a pas eu de baiser. Sur l'île, au milieu du fleuve, s'étend un golfe où les mouettes sont des feuilles arrachées vives d'une machine à écrire.* Extrait de **Pris dans les choses**, Éditions Obsidiane (disponible à la bibliothèque)

LES MILLE ET UNE NUITS

L'actualité internationale nous incite malheureusement à relire cette œuvre hors du commun. Recueil anonyme écrit par ajouts successifs entre le Xe et le XIVe siècle, *Les Mille et une nuits* rassemblent des contes arabes d'origine persane. Traduits en français en 1704 par Antoine Galland puis Mardrus au XIXe siècle, ils connaissent un succès considérable.

Fables, histoires d'amour ou contes merveilleux, ces récits contiennent des éléments d'origine indienne, chinoise, persane, turque ou encore égyptienne. Certains de leurs personnages sont devenus célèbres tels Aladin et sa lampe merveilleuse, Ali Baba et ses 40 voleurs ou Sindbad le Marin. Signalons que la Compagnie **EclaThéâtre** propose, chaque année, au Théâtre du Gymnase, une adaptation scénique fort réussie d'une sélection de ces contes.

Loin d'être destinées aux enfants, ces histoires de voleurs et de génies, ces récits de voyage souvent facétieux et sensuels mettent en scène toutes les surprises de la vie. Au lecteur d'en tirer des leçons de mesure et de sagesse. A la différence des romans de chevalerie occidentaux, *Les Mille et une nuits* s'intéressent aux gens du peuple autant qu'aux puissants, avec lesquels chacun peut dialoguer et en tirer un bénéfice mutuel.

Leçon de philosophie et de *bonne gouvernance*. Mais aussi leçons de géographie humaine. Les grandes métropoles arabes constituent des

points de passage décrits avec mille et un détails colorés et parfumés. Souks, hammam, soieries et bijoux éblouissent autant le lecteur que les personnages. Avec Le Caire et Damas, Bagdad est l'une de ces cités majestueuses.



Schéhérazade et le sultan

La capitale irakienne sert par exemple de cadre à *L'histoire du Dormeur Éveillé*. Devenu pour une journée calife à la place et par la volonté du calife lui-même, un simple marchand découvre la complexité et les plaisirs d'une civilisation à son apogée. Danses, spectacles, intrigues, querelles d'écoles islamiques, encyclopédies luxueuses, astronomie savante l'étourdissent avant qu'il ne retrouve trop vite sa vie quotidienne. Mieux vaut se résigner à

l'ordre social plutôt que songer à le remettre en question. Sagesse orientale...

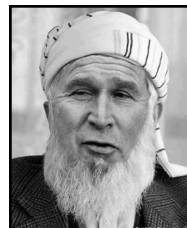
Souvenons-nous surtout de la conteuse ! Mari trompé, le sultan de Samarcande se venge en passant chaque nuit avec une nouvelle femme et lui fait couper la tête au matin. Schéhérazade est la fille aînée du grand vizir. Belle et cultivée, elle a lu les livres anciens, les légendes, l'histoire des peuples. Elle raconte une histoire après l'autre pour se rendre indispensable au tyran. Mille et une nuits plus tard, le sultan devenu civilisé épargne la princesse.

Bien malin également ce pêcheur qui réussit à faire rentrer dans son vase le génie destructeur qu'il avait imprudemment libéré. Despote récemment déchu, Saddam s'était fait construire des palais dignes des *Mille et une nuits*. Peut-être est-il lui aussi enfermé dans un récipient. Un fût d'armes chimiques sans doute...

Longtemps considérée, avec Constantinople, comme *les deux yeux du monde*, Bagdad a vu récemment sa grande bibliothèque et son musée national ravagés et entièrement pillés. C'est l'histoire du monde entier et sa mémoire que l'on a saccagées. Alors, reprenons en chœur, en l'adaptant un peu, cette formule venue d'Europe de l'Est au temps du rideau de fer : **Au secours ! Schéhérazade, reviens ! Ils sont devenus fous !**

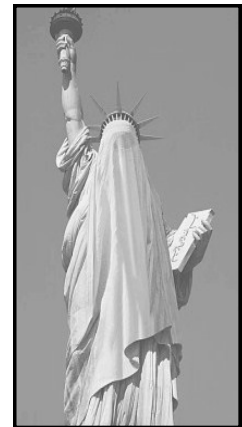
Qui raconterait aujourd'hui des histoires aux puissants de la pla-

photo de Saddam Hussein. Une autre série de photomontages intitulée *What will happen if America lose the war...réponses en images* a circulé sur le réseau mondial, via le courrier électronique. Il y eut, par exemple, ce George Bush portant turban.




Une vue de New York comptant autant de mosquées que de

gratte-ciel. Et cette Statue de la Liberté recouverte d'un voile.



A quand notre Nicolas Sarkhozy représenté en imam ?

A
VOS
SOURIS



Durant la seconde guerre mondiale, un honorable Saint-Loupien, Robert Decamps, fut un illustre résistant de notre ville. Il a fait don à la municipalité des archives relatives à son action au sein de « l'Armée Secrète » dont il fut le chef pour la subdivision Nord-Seine et Oise.

Soucieux de transmettre ce patrimoine à la connaissance de l'ensemble des Saint-Loupiens, le service culturel de la mairie a confié à l'associa-



tion des Amis de la Bibliothèque Albert Cohen le soin de reconstituer sous forme d'une brochure le récit des actes de bravoure dont ont fait preuve les membres de ce réseau de la Résistance saint-loupienne. Afin d'étayer ce récit, les témoignages de concitoyens ayant traversé cette époque difficile seraient des plus intéressants.

Notre association lance donc cet appel à témoins : **«Vous qui avez des souvenirs de l'occupation, des témoignages d'actes de bravoure, aussi modestes soient-ils, d'événements concernant la libération ou la déportation, nous attendons vos témoignages oraux ou écrits, images ou documents. Vous pouvez prendre contact avec l'association auprès de Madame Françoise Pascal à la bibliothèque. Tél : 01.34.18.36.80 ».**

L'effort consacré à retrouver le souvenir viendra à coup sûr éclairer nos jeunes générations.

Les origines de St-Leu (2)

L'article sur les origines de Saint-Leu, paru dans le numéro 3 de Signets, vous a fait traverser l'époque gallo-romaine dans la forêt puis celle de l'installation des Francs dans la vallée. La présence de sarcophages mérovingiens atteste d'une vie religieuse dès le Vème ou VIème siècle sur les hauteurs de Saint-Leu. Dès les temps carolingiens (de 751 à 987) une église est édifiée près de ce cimetière et c'est là que va naître le village. Ce n'est pourtant qu'au début du XIIème siècle (entre 1111 et 1128) qu'il est fait mention dans un document officiel de l'église de Saint-Leu. Le village dépendra de la baronnie des seigneurs de Montmorency dont l'un des principaux revenus provenait alors de plusieurs moulins et de deux viviers très poissonneux établis près d'un cours d'eau aujourd'hui disparu qui traversait la plaine. Les vignes alimentaient également l'économie locale dès le Moyen-Age.

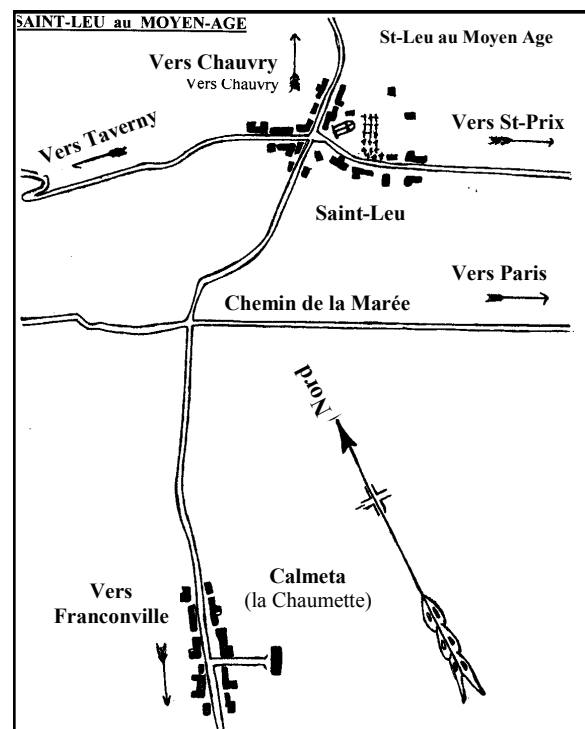
Mais revenons aux origines de l'église. Elle est dédiée à Saint Leu, descendant de Clovis, né près d'Orléans vers 573 et mort à Sens en 628. Archevêque de Sens, il fut un moment exilé, sur la foi de faux rapports, par Clotaire II. Réhabilité sous les honneurs, il faisait l'admiration de tous par sa charité.

L'église et son cimetière un peu plus à l'est se trouvaient au nord de notre actuel chemin de Madame au bout de la rue Bellevue. L'église et son village se situent au XIème siècle à la même altitude et sur la même ligne droite que les églises de Taverny et de Saint-Prix. A l'origine, deux axes traversent Saint-Leu : un chemin relie les trois églises - correspondant à nos chemin Madame et chemin des claires - et une voie qui conduit, selon un axe Chauvry-La Chaumette ou Calmeta, village au pied de la colline, à cette église de Saint-Leu. Cette rue porte jusqu'au XIVème siècle le nom de Rue du Monasterium, probablement vu l'importance de l'édifice et la présence des moines de Pontoise. Cette rue va à l'époque rejoindre la « Cavée » - chemin creux - reliant Saint-Prix à Chauvry.

Tandis que prospère Saint-Leu en « haut », se développe aussi au pied de la colline un autre village du nom de Calmeta, aux maisons groupées aux abords

d'une léproserie. Nos actuelles rue de la Forge (ex rue du Plessis) et rue du Château reliaient l'église de Saint-Leu à Calmeta.

Un troisième axe apparaît plus tard au XIIIème siècle : l'actuelle Rue de la Marée, ancien chemin par lequel les voitures des mareyeurs amenaient le produit de la pêche de la Manche vers les Halles de Paris. Cette rue de la Marée à Saint-Leu sera abandonnée au milieu du XVIIème siècle par les mareyeurs quand sera créée la route de Paris à Auvers qui emprunte la Grande Rue (rue du Général-Leclerc). Il paraît probable que cette



« Grande Rue » existait déjà au XVème siècle car la place de la Forge est déjà citée alors.

Il nous faudra revenir dans un prochain article sur la « migration » du village d'en « haut » qui va se rapprocher de Calmeta.

Marie-Claude Lacombe

Avec cet article, *Signets* inaugure une rubrique consacrée à des femmes d'exception. Leur vie peut avoir été exemplaire par les actions qu'elles ont menées et/ou le destin qu'elles ont connu. L'Histoire n'a pas toujours reconnu leurs mérites multiples.

Geneviève de Gaulle-Anthonioz ou « le nouveau chevalier qu'on vient d'armer » 1920-2002

Le 15 avril 1997, une femme d'apparence frêle mais au regard d'acier monte jusqu'à la tribune de l'Assemblée nationale et s'adresse aux députés. La houle des débats s'apaise ; puis, après son discours elle est acclamée et saluée par tous sans distinction. Pourquoi ce respect unanime ?

Trois événements majeurs jalonnent l'existence de Geneviève de Gaulle-Anthonioz : la Résistance, la rencontre avec le Père Joseph Wresinski, sa propre action au sein du mouvement A.T.D.Quart-Monde, puis à sa tête.

Dès l'âge de treize ans, Geneviève de Gaulle éprouve une aversion qui ne se démentira jamais à l'égard du nazisme et de son mépris envers l'Humanité. Avec l'aide de son père, Xavier de Gaulle, qui avait combattu de 1914 à 1918, elle a lu *Mein Kampf* et a pu comprendre à quel point Hitler et l'idéologie nazie représentaient une menace pour la liberté et la culture.

Ses premiers actes de résistance sont, selon ses mots, « semblables à ceux de bien des Français (...). Ils étaient symboliques, j'ose à peine les mentionner. » Elle découpe des petites croix de Lorraine, déchire des affiches de l'occupant, et, à Rennes où elle étudie l'histoire, arrache un fanion nazi qui flotte sur un pont de la Vilaine et le rapporte chez elle.

Après son inscription à la Sorbonne en 1941, hébergée par sa tante, Madeleine de Gaulle, membre du réseau « Musée de l'Homme », elle effectue des missions de renseignements, rédige des articles, participe à la création de maquis au sein du groupe « Défense de la France ». En 1943, elle est obligée d'entrer dans la

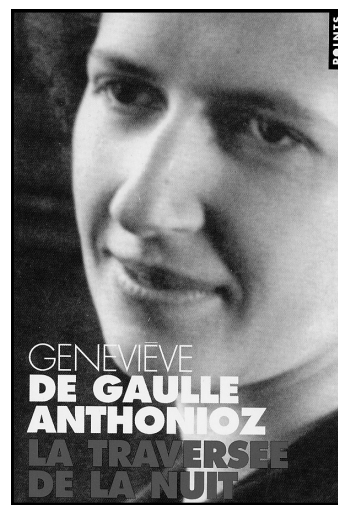
clandestinité ; le 20 juillet 1943, elle est arrêtée sur dénonciation.

Elle révèle son identité pour affirmer sa liberté. Elle est enfermée à la prison de Fresnes jusqu'à la mi-janvier 1944. Puis, les prisonnières politiques sont rassemblées à Compiègne et le 31 janvier 1944, le convoi n° 27 part pour Ravensbrück et y parvient le 3 février 1944.

Dans ce camp de concentration, créé en 1934 et réservé aux femmes, pour les nazis, elle devient le numéro 27372 ; pour ses compagnes, selon les propos de Germaine Tillon, « elle représentait les Françaises auprès des étrangères », « elle était LA camarade ». En avril 1945, après un séjour solitaire et épuisant dans un bunker, une traversée de l'Allemagne en ruines, elle est accueillie par son père, consul général à Genève. Elle apprendra qu'Himmler avait proposé une paix séparée au Général de Gaulle ; les membres de sa famille, prisonniers ou déportés, devaient servir de monnaie d'échange. Cette proposition n'eut aucune suite. Malgré les recommandations médicales - elle a failli devenir aveugle et pèse 44 kilos - la jeune femme refuse un repos prolongé et continue son combat contre les forces de la mort. Elle organise des conférences sur les camps de concentration, crée des comités pour récolter de l'argent et financer des séjours de convalescence en Suisse. Après avoir rejoint l'Association de la Résistance, elle fonde, avec entre autres la militante communiste Marie-Claude Vaillant-Couturier, l'Association des Anciennes Déportées et Internées de la Résistance.

Comme bien des déportés, elle est déchirée entre la volonté de témoigner et la difficulté de partager « une expérience encore trop douloureuse ». En 1987, lors du procès Barbie, à Lyon, elle pourra enfin traduire en mots l'indicible ; de cette confrontation, elle sortira épuisée au point de s'évanouir. En

juillet 1998, elle rédige *La traversée de la nuit*. Elle explique les raisons de sa rédaction : « Il fallait que je le fasse pour être en mesure de me consacrer à un autre ouvrage que je prépare actuellement sur ATD Quart Monde, sur ce que peut apporter aux hommes et aux femmes d'aujourd'hui cet autre combat pour les droits de l'homme qu'est le combat contre la misère. Je ne pouvais pas le faire avant d'avoir réglé mes comptes avec mon expérience anté-



rieure ».

Cet extrait d'une interview donnée en janvier 1999 éclaire la trajectoire de Geneviève de Gaulle-Anthonioz. Loin de hanter les allées du pouvoir, de se contenter d'être une épouse et une mère de famille heureuse, elle abandonne ses fonctions auprès d'André Malraux, début 1959. Lors d'un dîner chez une amie, elle a fait la connaissance du Père Joseph Wresinski. Son combat vient de prendre une nouvelle forme. N'est-ce pas elle qui déclarera, en 1997 : « Le XXe siècle a connu le totalitarisme. Un nouveau totalitarisme est en train de s'installer, celui de l'argent ! »

La découverte du bidonville de Noisy-le-Grand où règnent la misère, la faim, la boue mais où s'exprime encore la fraternité est comme un écho de ce qu'elle a vécu avec tant d'autres à Ravensbrück. Désormais son exis-

Quart Monde dont elle est présidente de 1964 à 1998, puis, à sa demande, volontaire permanente jusqu'à sa disparition malgré son âge et les souffrances de la maladie. Son livre *Le Secret de l'espérance* retrace avec modestie et émotion son action au service des exclus dont il nous faut entendre la voix et respecter la dignité.



Mis en vente le 12 / 02 / 2003, ce timbre a été dessiné par François-Marie Anthonioz, l'un des fils de Geneviève

Membre du Conseil Économique et Social, elle est promue au grade de Grand-Croix de la Légion d'Honneur en juillet 1997. Elle est la première à recevoir cette distinction. Elle décède le 14 février

2002. En son hommage, un timbre à son effigie a été édité récemment.

Voici le message que vous nous avez transmis : « Cherchez au fond de vous-mêmes ce que vous croyez être le meilleur et trouvez une raison pour que votre vie soit digne d'être vécue. Si vous le faites, votre vie aura un sens. Sinon, vous vous amusez : vous aurez des distractions, comme dit Pascal. Mais vous n'aurez pas l'honneur de vivre. »

Merci Madame, le combat continue.

Marie-Françoise VAÇULIK

*

Notre amie Marie-Françoise a présenté la vie et l'engagement de Geneviève de Gaulle-Anthonioz, le 1er février dernier, à la Maison Consulaire aux côtés de Madame Francine de la Gorce. Depuis plus de quarante ans, Francine de la Gorce milite au sein d'ATD Quart Monde.



Œuvre vendue au profit d'ATD
A ce titre, elle a bien connu Geneviève De Gaulle-Anthonioz. Dans un témoignage simple et émou-



vant, elle a su exposer la lutte quotidienne pour la dignité de l'être humain, et le refus de la misère.

Une « bibliothèque de rue »

Dans son livre *L'espoir gronde* (Editions Quart Monde), dont les deux tomes sont disponibles à la bibliothèque, Francine de la Gorce raconte la naissance et le développement du mouvement ATD. A la fin des années cinquante, l'espoir a grondé avant de germer grâce à ces hommes et ces femmes qui ont révélé l'existence du peuple du Quart Monde pour combattre à ses côtés.

Femmes de résistances

Personne pour m'accompagner
Roman de Nadine Gordimer,
traduit de l'anglais (Ed. Plon, 1996)



Pour beaucoup d'Européens, l'Afrique du Sud reste le pays de l'Apartheid. Pourtant les dernières lois régissant cette ségrégation systématique ont été abolies depuis

1991. La libération de Nelson Mandela date de 1990. C'est dans cette période d'après apartheid que se situe le roman de Nadine Gordimer. Vera est avocate et habite à Soweto. Elle aide les Noirs à retrouver leurs terres volées par les Blancs. Autour de l'héroïne sont campés des personnages qui ont milité et souffert durant les périodes de combat pour la reconnaissance des « minorités », en fait des majorités puisque 13% de blancs imposaient leur racisme et leur pouvoir aux 75% de Bantous. La lecture de ce livre très riche conduit à de multiples réflexions. Ainsi il ne suffit pas d'abolir des lois iniques pour changer les mentalités. L'humiliation, la peur, la servilité ne peuvent s'oublier à coups de décrets. L'insolence et le mépris ne disparaissent pas si facilement de l'attitude

des Blancs qui se considèrent toujours comme des êtres supérieurs. La violence physique et les tensions entre les communautés demeurent vives. Les Blancs propriétaires terriens n'hésitent pas à tuer les squatters qui occupent les terres qu'ils considèrent comme leurs biens. Ils ne veulent rien lâcher de leurs privilèges. Les menaces de mort anonymes contre ceux qui luttent pour la justice font régner une angoisse insoutenable sur certains couples.

C'est le cas de Sally et de son mari qui vivent sous l'œil du tueur qui les guette. De leur côté, les jeunes Noirs privés d'une éducation formatrice comme les adolescents blancs éprouvent beaucoup de ressentiments. Ils ne disposent que d'un seul recours pour se faire reconnaître : manifester dans la rue,

ce qui traduit souvent par des affrontements sanglants. Certains groupes de Noirs se tournent vers la délinquance meurtrière dont sont victimes ceux-là mêmes qui les défendent. Véra n'y échappe pas... La vie des exilés de retour au pays n'est pas facile non plus. Les années passées à Londres par le couple Maoma et leur fille Mpho, élevée à l'euro-péenne, les ont transformés. Symboles du passé, vont-ils s'adapter à la nouvelle donne ? L'avenir ne consiste-t-il pas, justement, à se défaire du passé ?



Édition allemande

Le roman n'est pas un essai politique. Nadine Gordimer est une vraie romancière. Elle a obtenu le Prix Nobel de littérature en 1991. ses personnages sont pétris d'humanité.

Véra n'est une femme prude. Infidèle à son mari, elle se livre avec fougue à son amant. Elle est bouleversée par le divorce de son fils et l'homosexualité de sa fille. Un sentiment de culpabilité l'accable. Son destin était-il vraiment de fonder un foyer avec un époux dont l'amour exclusif lui apparaîtrait tyrannique ? Sa véritable vocation n'est-elle pas de se consacrer à son œuvre de juriste, en véritable sud-africaine blanche, qui se doit de participer à l'évolution de son pays ? Elle finira sa vie seule, ayant quitté mari, enfants, maison et travaillant avec Zeph, son homonyme noir. Tous deux préparent la Constitution d'un nouvel état, débarrassé de la corruption et réconciliant Noirs et Blancs. Un pays qui serait apaisé et plein de promesses. C'est sur cette note optimiste que s'achève ce beau livre d'un auteur à découvrir ou à redécouvrir.



Gisèle Delattre

Jeunesse

PARVANA, de Déborah Ellis
(Livre de Poche Jeunesse)

Parvana est une petite Afghane de 11 ans. Dans le Kaboul des taliban, son père est arrêté violemment sous ses yeux et emprisonné. Elle seule a désormais la possibilité de faire vivre sa mère et ses frères et sœurs. Déguisée en garçon, elle parcourt les rues, effectuant parfois des travaux inimaginables.

Édition anglaise

À travers son regard apeuré, nous assistons aux exactions envers les femmes commises par les intégristes fanatisés. Heureusement, Parvana n'a pas oublié que son père la comparait autrefois à la légendaire Malali qui, à la fin du XIXème siècle, avait redonné courage aux Afghans dans leur combat contre les envahisseurs britanniques. Une leçon d'histoire contemporaine, simple et nécessaire. Pour garçons et filles dès 11 ans.

Dans le n°4 de Signets, vous avez pu lire le billet plein de nostalgie et d'amertume qu'une de nos fidèles lectrices nous avait adressé. Cette fois, nous publions le texte du remarquable diaporama, Heya, que Michèle a consacré aux femmes jordaniennes victimes de la « loi familiale ». Quant à un autre de ses diaporamas, intitulé Elle, qui ne l'a pas vu - ni écouté - ne peut véritablement parler des femmes...

HEYA... Ça veut tout simplement dire... ELLE. Chrétienne ou musulmane, elle existe encore, de nos jours, là-bas, quelque part en Jordanie, dans la solitude du désert ou dans le désert d'une grande ville. Elle est seule, elle tremble, elle attend. Elle a transgressé les lois ancestrales de la tribu. Elle a aimé, elle a osé, elle a trompé, elle a fauté. L'honneur est bafoué, elle doit expier. Pendant des jours, des semaines, son père, ses frères, ses cousins, tous les hommes de la famille l'avaient suivie, partout... Ils l'avaient guettée, épié chacun de ses gestes, contrôlé chacune de ses sorties. Elle avait senti peser sur elle leur regard inquisiteur et soupçonneux.

Heya, c'est ELLE, la rebelle. La peur s'était emparée d'elle. Comment leur échapper ? Le suicide ? Solution lâche et indigne... La prison ? Se faire enfermer pour échapper à leur jugement, comme d'autres s'y étaient rési-

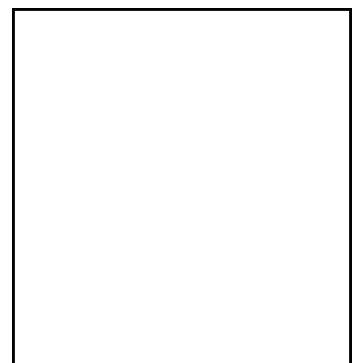
gnées avant elle ? Elles y croupissaient, seules, loin de tout... Non, elle ne voulait pas s'exclure du monde, de la vie qui s'ouvrait devant elle. Elle, elle allait lutter. Seule contre tous. Pour que soient reconnus son droit à la vraie vie, son droit à l'égalité, sa liberté... Pour elle et pour toutes les femmes...

Un beau soir, ils se sont réunis. Tribunal familial secret. Devant Dieu et les hommes. Ils étaient tous là, les mâles de la tribu, farouches gardiens de la chasteté de leurs sœurs et de leurs épouses. Blessés... La honte s'était abattue sur eux. Cette honte, il fallait la laver. Sauver honneur de la famille. Elle doit PAYER... Elle a aimé, elle a fauté. La sentence est tombée. La MORT...

Elle est morte. Assassinée par son frère aîné. Dans l'indifférence générale. Les juges accorderont les

circonstances atténuantes au meurtrier. La loi du pays est ainsi faite, elle les protège. On le condamnera à une peine de principe. Pire encore, il sera acquitté. Et cela, de nos jours, quelque part en Jordanie. Heya n'est pas morte pour rien. Elle vivra encore longtemps dans le cœur et la mémoire de celles qui grandissent là-bas. Elles poursuivront la lutte pour la vie. Elles continueront à espérer. Heya, c'est elle, c'est la FEMME.

Mi-



Notre association a publié, en 2002, *Les clémentines poussent aussi à Saint-Leu, une enfance saint-loupienne*, disponible à la bibliothèque. Depuis, Clémentine, son auteur - de moins en moins anonyme ! - est devenue une habituée de *Signets*. Cette fois, elle nous exprime son enthousiasme à propos du *Club Lecture* qui se réunit régulièrement à la bibliothèque. Nul doute : après l'avoir lue, vous la rejoindrez autour du prochain auteur présenté !



HISTOIRE DE CŒUR ET DE COUPS DE CŒUR

ou encore

L'ascension des « pèlerins » ...

ou plutôt « pèlerines » (bien que ce mot ne figure pas au dictionnaire sous la forme féminine, dans le sens qui nous intéresse ; aussi, que l'on veuille bien me pardonner cette entorse). On aurait pu dire encore « *pérégrines* » comme pouvait se le permettre Madame Jeanne Bourin, situant ses personnages au Moyen Âge, aurait-ce été plus joli ?

Ref, pour faire plus simple, une fois par mois, nous étions un tout petit groupe, avide de lecture, où l'élément mâle s'obstinait à être en minorité ; sans doute, sa valeur compensait-elle le faible nombre ! Donc, la plupart de ces mardis après-midi, nous étions trois ou quatre, cinq ou six à la rigueur, les yeux (les oreilles aussi) rivés sur ce duo ou trio formé par notre sympathique bibliothécaire et ses adjointes dont nous apprécions la gentillesse et l'érudition. Tout cela aboutissant à un ensemble agréable mais un peu timide, il faut le reconnaître... Nous échangeons nos idées sur les livres lus, au hasard, nous encourageant mutuellement à nous diriger vers d'autres auteurs moins connus, vers une découverte sans cesse plus attrayante (lectures de textes entre-autres) jusqu'au jour où Nelly Bernard, directrice de la bibliothèque, eut la lumineuse idée d'inviter à notre « club » des amis bibliothécaires plus spécialisés dans certains auteurs.



Cela commença par *Tobie des marais*, de Sylvie Germain, que l'on « disséqua » littéralement, le côté dramatique de l'histoire se muant en une poésie enchanteresse. Presque à l'unanimité, un enthousiasme couronna cet écrivain de classe.

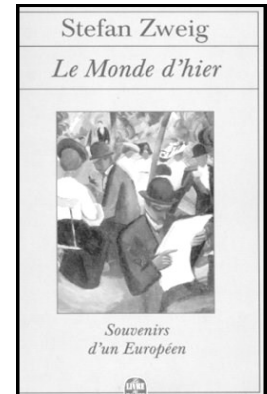


Vint le tour de Christian Bobin et de ses *Nouvelles* dans lesquelles flottaient une atmosphère poétique, une tendresse, un art de transcender les peines, les deuils en joies, grâce au souvenir et à une description minutieuse des fleurs et objets constituant son environnement. Puis notre association « *les Amis de la bibliothèque* », un peu enfouie, émergea de ses ténèbres. On espérait, on pressentait une transformation, un pas vers une deuxième jeunesse. Dieu merci, ce ne fut pas en vain ! Nous nous efforcions de former un *TOUT « Biblio »* et « *Amis* » avec à sa tête, notre président Didier, ô combien actif et documenté, et toujours à l'affût des nouvelles de la littérature, de la poésie et autres genres susceptibles d'attirer un public tous âges confondus.

L'on essaya de changer jour et heure et un certain jeudi 28 novembre, Marie-Françoise nous fit une conférence passionnante sur cet auteur chinois **François Cheng**, au français subtil malgré un apprentissage tardif de notre langue, récemment élu à l'Académie française. Le commentaire de son livre merveilleux *L'éternité n'est pas de trop*

remporta un plein succès, rassemblant une vingtaine d'auditeurs, un peu tassés, il est vrai, mais cela faisait chaud au cœur.

Entre-temps, nous n'oublierons pas les éminents conférenciers venus se joindre à cette équipe, dont Monsieur **Serge Martin**, puis Monsieur **Laurent Perreux**, nous éclairant sur les **Dumas**, père et fils, sur les **Prix Littéraires** de l'année. Puis, en dernier lieu, sa causerie sur le grand **Stefan Zweig**, ses œuvres en général, et plus particulièrement *Le Monde d'hier* ou *Souvenirs d'un Européen*, qui rassembla un public fervent d'une soixantaine de personnes ! (score encore jamais atteint ! en partie, peut-être, lié à ce passage du jeudi au samedi et aussi à l'intérêt croissant des Saint-Loupiens pour ces rencontres littéraires).



En dernier lieu, la conférence consacrée à Madame **Geneviève de Gaulle Anthonioz** remplit la Maison Consulaire, ce qui représente un franc succès, eu égard à la neige tombée en abondance, contribuant à freiner la venue d'amis des banlieues voisines. Le récit très documenté que nous fit Marie-Françoise capta l'auditoire, soulevant une grande émotion. Nous eûmes la chance d'avoir à nos côtés, Madame **Francine de La Gorce** qui compléta ce témoignage sur la vie de Madame *Geneviève de Gaulle* et sur les activités et objectifs *d'A.T.D. Quart-Monde*. Voilà où nous en sommes de cette ascension...En

A votre portée **Maestro!**

La commémoration du bicentenaire de la naissance de Berlioz ne doit pas occultée celle d'Adolphe Adam, né à Paris le 24 juillet 1803. Fils d'un pianiste virtuose, il avait un talent facile mais très respectable. Il obtint un second prix de Rome et fut admis en 1844 à l'Institut. Il est connu du grand public pour son ballet *Giselle* et le trop populaire *Noël Chrétien*.

Il écrit des opéras dont Eugène Scribe fut le librettiste, des opéras comiques et d'autres bal-

lets qui ne sont plus programmés dans les salles de spectacles.



Caricature d'Adolphe Adam

Giselle, son chef d'œuvre, reconnu comme le modèle du ballet romantique, a été conçu sur un argument de Heine et une adaptation de Théophile Gautier. C'est le ballet que toutes les petites filles veulent danser. Tchaïkovski expliquait qu'il réécoutait toujours *Giselle* avant de commencer à écrire une nouvelle partition. Adolphe Adam meurt à Paris le 3 mai 1850.

Serge VINCENT



Les bons comptes font les bons... Amis

Un lecteur, Mr Jean Vidal-Cros, professeur de mathématiques, a (facilement) trouvé la réponse du problème qu'une de ses collègues de Saint-Prix nous avait adressé à propos d'un collier de perles brisé. (cf *Signets* n°4). Le nombre de perles de ce collier était 30.

Pour ne pas être en reste, il nous soumet cette nouvelle énigme :

Voici l'énoncé posé par un organisateur de randonnées qui ne voulait pas annoncer tout bonnement la distance à parcourir lors d'une sortie pédestre : « Cette distance est égale à celle que parcourrait un randonneur qui, sur 200m de sentier, trouverait tous les deux mètres un objet à rapporter dès sa découverte un par un, à son point de départ. »

Nul doute, ajoute Mr Vidal-Cros, qu'un lecteur de *Signets* sacrifiera un quart d'heure de bon temps pour résoudre cette énigme.

Nous comptons donc sur vous pour relever le défi !

Autre casse-tête : ce poème posant problème, extrait du recueil *Contes et Comptes* de Vitrey (1860)

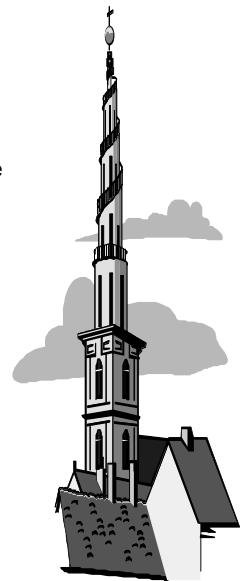
Au grand soleil je viens de mettre
La lance de mon étendard.

Sa longueur vaut trois fois le mètre
Son ombre a cinq mètres un quart.

Eh bien ! La tour de cette église
Par son ombre nous marque cent.

Dis-nous la hauteur précise
De ce clocher retentissant.

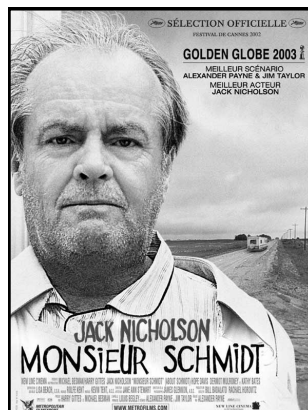
Espérons que vous ne prendrez pas ombrage de cette devinette.



CINEMA

Warren Schmidt est un sexagénaire américain vivant au Nebraska qui prend sa retraite après une carrière honorable dans les assurances. Sa vie bascule alors. Il perd sa raison de vivre: les assurances Woodman n'ont plus besoin de lui et son successeur ne le sollicite pas pour lui venir en aide. Il se trouve dans une routine pesante, endeillée par la disparition de sa femme. Adieu les rêves d'évasion ! Il est maintenant seul au volant du grand camping car familial. Soudain,

il est vieux et dramatiquement isolé. Heureusement, il trouve en Ndugu, l'enfant africain qu'il parraine, l'amour qui lui manque. Sa fille chérie



va épouser un « cornichon » dont la famille baba cool surprend notre retraité solitaire... Le metteur en scène, Alexander Payne, brosse un portrait de l'Amérique provinciale dont la platitude et l'ennui sont tour à tour cocasses et tragiques. Il confie à Jack Nicholson le rôle principal qu'il interprète avec son talent habituel, permettant ainsi au spectateur de passer deux heures agréables au cœur de l'Amérique profonde.



L'ORTHOGRAPHE N'EST PLUS CE QU'ELLE ETAIT...

C'est avec plaisir que nous inaugurons cette nouvelle chronique dédiée à l'art d'écrire sans faute. Elle nous est proposée par un lecteur passionné par notre chère orthographe. Voici la première partie de son article consacré à une réforme confidentielle...

L'orthographe française semble n'être rythmée que par un seul événement : la " Dictée " de Monsieur Bernard Pivot. Ce rendez-vous collectif de pièges et de mots rares est le seul moment où un grand nombre de Français s'interrogent sur leur langue. Pourtant, il y a 13 ans de cela, le français faisait la une de tous les médias.



La leçon d'orthographe autrefois

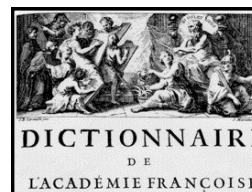
Souvenez-vous. C'était le printemps. Michel Rocard, alors Premier ministre, ayant décidé que le domaine de la langue devait relever de son autorité voulut mettre en œuvre une réforme de l'orthographe. Il réunit, comme il se doit en pareille circonstance, un comité de sages chargés d'élaborer une série de propositions afin de supprimer certaines incohérences et autres anomalies. Les premières propositions connues, les boucliers se levèrent. Académiciens, écrivains, animateurs de télévision, nombreux furent ceux qui, brandissant les drapeaux de la tradition, de la beauté de la langue, de ce "Je ne sais quoi" qui lui donne son sel, décrétèrent la patrie en danger et montèrent à l'assaut contre cette révolution, épaulés par les légions de tous ceux qui, ayant appris ces difficultés à l'école, ne voyaient pas pourquoi les écoliers futurs auraient dû y échapper.

L'été passa, la querelle enfla tout l'automne jusqu'à la publication des rectifications au *Journal Officiel* le 6 décembre 1990, déchaînant les foudres des opposants. L'Académie hésita de votes en réunions pour finalement, en janvier 1991, décider de les admettre sans qu'elles puissent pour autant être imposées par voie légale ou réglementaire. La conséquence en fut qu'il n'y eut pas de circulaire ministérielle informant les administrations des orthographes nouvelles. Surtout pas à l'Éducation Nationale, où elles ne seront pas enseignées ! Pour les médias, la réforme était de fait enterrée, ce qui tombait plutôt bien car il fallait se consacrer (déjà) aux bruits de bottes... La bombe orthographique était un pétard mouillé que la tempête du

Sans Faute

désert balaya. Les rentrées suivantes se dérouleront avec une orthographe que l'on considéra inchangée, immuable, protégée, vénérée même lors des grand-messes de la " Dictée ".

Pourtant, celui qui se sera donné la peine de connaître les rectifications suggérées, qui les aura traquées dans les éditions successives des dictionnaires d'usage, celui-là aura vu qu'à la surface plane de l'océan orthographique s'agitent quelques vaguelettes, traces inavouées non d'une réforme mais de rectifications, publiées au *Journal Officiel* le 6 décembre 1990. Ainsi, en ouvrant un *Petit Larousse*, édition 2003, pour chercher la conjugaison du verbe céder, au tout début de l'ouvrage, on peut lire la phrase suivante écrite en dessous des conjugaisons : " Dans la 9^e édition de son dictionnaire (1992), l'Académie écrit au futur et au conditionnel je céderai, je céderais ".



Voilà bien du nouveau puisque, jusqu'alors, il fallait écrire : je céderai, je céderais. D'où venait cette initiative de nos vénérables académiciens ? Tout simplement de la prise en compte d'une des recommandations faites par le comité des sages au cours du bel été 1990...

De fait, sans se déclarer comme telles, les rectifications, en catimini, entrent dans nos dictionnaires. Mais nous verrons bientôt, au travers de quelques exemples, qu'elles n'y entrent pas de la même façon selon les éditeurs... *(À suivre)*

Olivier HAENEL

Devoirs

A mis lecteurs et fins lettrés, vous n'aurez sans doute aucun mal à retrouver et à nous adresser la plus célèbre des dictées françaises...

La dictée de Mérimée

Saurez-vous également nous préciser les circonstances dans lesquelles elle a été organisée ainsi que la performance des illustres personnages ayant accepté de se soumettre à l'épreuve ?

Devoir à envoyer au plus vite... Résultats dans notre prochain numéro et Billet d'honneur au premier qui rendra sa copie !



Prosper Mérimée

La rédaction de Signets encourage le désir - et le plaisir - d'écrire des adolescents. Poèmes, « Rédac sur table », Lettres ouvertes... Place une nouvelle fois à ces Plumes en herbe !

Plumes en herbe

Roman

Audrey n'a encore que 16 ans mais elle est l'auteur d'un court roman inédit intitulé **Vengeance**. Tout commence par l'agression brutale de deux enfants dans un tunnel, au cœur d'un grand parc de jeux...

Nick et Kristy descendirent dans le tunnel. Soudain, les lampes s'éteignirent. Quand la lumière revint, deux couples habillés en noir se trouvaient près d'eux. Un homme s'approcha et frappa le jeune garçon. Nick tomba, assommé sur une pierre. Un mince filet de sang coulait de sa tempe droite. Kristy appela à

l'aide ses parents mais l'homme la frappa également...

Bien des années plus tard, l'incroyable vérité sur ces meurtres sera enfin connue. Le suspense est mené jusqu'à la fin du récit. Bravo pour ce récit bien maîtrisé et prometteur !



Rappelons à nos jeunes auteurs qu'il existe de nombreux concours d'écriture pour les Juniors. En particulier, dans notre département, le Prix Philippe Delerm et... le Concours organisé à St-Leu par la bibliothèque, la municipalité,

la librairie A la Page 2000 et les Amis... Renseignements dans le prochain Signets...

Prix Philippe Delerm
Concours littéraire de nouvelles
du 15 novembre 2002 au 15 février 2003

Catégories
Benjamins & Juniors
dotation de 3600€

C'est le 3ème poème de Clément (16 ans) que nous publions. Les lecteurs attentionnés retrouveront dans cette poésie fort romantique les thèmes chers

à son jeune auteur : l'Amour, la Mort. Comment ne pas songer à la scène finale de Roméo et Juliette ? Et certains prétendent qu'il n'y a plus de jeunesse ...

Poésie

Les larmes de la lune

Il faisait sombre, il faisait nuit,
Le visage pâle, froid et argenté,
Spectre de la lune brillait.

Il se promenait, seul, dans le noir.
Sur son visage luisait le désespoir.
Elle était tout pour lui, elle était sa vie.

Pourtant, un soir comme celui-ci,
Une ombre avait surgi, c'était la Mort.
Il s'était battu pour elle,
Mais n'avait pu vaincre le sort.
Maintenant il se rappelle.

Il faisait sombre, il faisait nuit,
Le visage pâle, froid et argenté,
Spectre de la lune brillait.

Ô combien elle était belle,
Celle qu'il chérissait.
Il était là quand, elle, fidèle,
S'en était allée, son sang
Brillait si pur et innocent.

Pourtant il riait.
Elle était là, à ses pieds,
La Mort la lui avait volée.
Il la revoit
Se noyant dans son propre sang.
Il faisait sombre, il faisait nuit,
Le visage pâle, froid et argenté,
Spectre de la lune brillait.

Pourquoi elle ? Quel était son crime ?
Il se revoit, faible et impuissant,
A genoux dans ce torrent de sang.
Ce châtement, elle ne le méritait pas.
Mais il était trop tard, elle était déjà
Froide quand il la tint dans ses bras
Pour la dernière fois.
Pourtant il riait.

Il faisait sombre, il faisait nuit,
Le visage pâle, froid et argenté,
Spectre de la lune brillait.

Il sortit sa lame et l'embrassa.
Quelle extase ! Il sentait sa vie qui fuyait.
Un raie de lumière transperça sa

chair.
Il rit une dernière fois et s'effondra.
La Mort l'avait embrassé. A terre
L'arme à gauche, il songeait.
Pourquoi ce crime ? Nul ne le saurait.
Ami, repose en paix.

Il faisait sombre, il faisait nuit,
Le visage pâle, froid et argenté,
Spectre de la lune brillait.
Tout en souriant
Elle pleura des larmes de sang.

Clément PAINSET

A vos plumes !

Amis lecteurs,

Vous aimez particulièrement un livre ? Vous rédigez des poèmes ou des nouvelles ? Vous souhaitez raconter une anecdote, un souvenir en rapport avec Saint-Leu ? Écrivez-nous ! Nous publierons votre texte...



Rédaction

Charles Baudelaire évoquait ces parfums frais comme des chairs d'enfant. Il existe aussi des écritures naissantes susceptibles de rendre jaloux bien des adultes. Pour preuve, cette rédaction d'un élève de 3ème du collège de Saint-Prix composée lors du « Brevet Blanc » d'avril dernier. Il s'agissait, pour les adolescents, d'évoquer un lieu cher à leur cœur. Précisons que la copie rendue à la fin de l'épreuve ne comportait aucune faute d'orthographe, ce qu'appréciera Olivier, notre impitoyable chroniqueur...

Depuis tout petit, dès l'âge de trois ans, j'ai vécu en Bretagne. La Bretagne, un bien petit mot pour ceux qui ne la connaissent pas, mais une raison de d'exister. Un climat apaisant pour ceux qui y ont vécu. Souvent, en fin de semaine, mes parents m'amenaient dormir chez mes grands-parents. Ils possédaient une maison modestement décorée mais qui reflétait tout le charme du bourg où elle avait été construite. De là, avec mon grand-père, chaque matin, nous nous promenions sur les rochers impressionnants que la marée avait façonnés depuis des siècles. Je m'asseyais, seulement pour regarder les goélands voler entre les vagues et l'écume qui flottait dans l'air frais pendant la tempête. J'adorais regarder les éléments se déchaîner. Pour cela, je marchais jusqu'au bout de la digue et je regardais les bateaux voguer dans les remous.

Depuis, chaque été, je reviens à Kérity, berceau de mon enfance, là où j'ai pu prendre conscience du dan-

ger, simplement pour humer l'air frais de mes souvenirs et l'odeur forte de l'air marin. Ce lieu est resté, pour moi, un grand repère sentimental. J'y ai découvert que l'infinie beauté peut se mêler à la peur, au danger. Mes souvenirs les plus marquants y sont ancrés. Lorsque j'ai fait du catamaran avec mon père, j'ai découvert que la terre n'est jamais plus belle que vue depuis la mer. Lorsque sur les plages, je regardais les véliplanchistes avec ma mère, j'aimais les bourrasques qui m'irritaient pourtant les yeux de tous leurs grains de sable.



Bigoudène de Kérity

Ces temps-ci, quand je retourne en Bretagne, je ne la reconnais plus. J'ai l'impression que son caractère s'est adouci. Comme si elle m'avait apprivoisé! Mais Dieu sait si je l'aime, cette région! Et plus particulièrement les rochers de Kérity, même si l'atmosphère est froide et incite à la solitude. Ma vie aurait pris un tout autre sens si elle n'avait été bercée par les bruits des flots marins.

Pour moi, la Bretagne représentera toujours la beauté mêlée à la puissance des éléments, les souvenirs les plus marquants de ma vie. Par exemple, ces courants d'air puissants et glaciaux qui, à travers les ruelles de l'île de Sein, supportaient mon poids, me donnant l'impression de la seule liberté illimitée, celle de me laisser porter par le vent et de planer au-dessus de cette terre qui est et restera, pour moi, mythique.

Romarie

Dans le cadre de son concours *Lettres ouvertes à qui je veux*, l'Institut Charles Perrault d'Eaubonne a sélectionné plusieurs textes d'élèves de Saint-Prix. Les lettres retenues ont été lues par des comédiens lors d'une soirée exceptionnelle devant un public enthousiaste. Voici deux d'entre-elles.

J'accuse !

Je ne trouve pas absolument pas normal que mes parents ne me laissent pas le choix de prendre le vélo que je voudrais, afin de me rendre au collège tous les matins et pour rentrer chez moi le soir, après les cours.

J'accuse donc mes parents de me forcer à prendre un très vieux vélo, m'obligeant à rouler à vitesse réduite, sous peine de voir ma chaîne dérailler. Je les accuse aussi de m'obliger à supporter les railleries des autres élèves. J'accuse les amis de mes parents qui approuvent le choix de ces derniers, ce qui les rend complices. De plus leurs enfants vont au collège à *vélo*, et j'entends par ce terme un vélo digne de ce nom.

J'accuse aussi mes grands-parents qui, tout comme énoncé en seconde accusation, sont d'accord avec mes parents. De plus, et c'est ce qui fait d'eux les plus critiquables ce sujet, ils me donnent leurs vieux vélos tous rouillés pour que je les utilise. C'est pourquoi je vous demande (en espérant être entendu) à vous, mon professeur de français de noter ce devoir afin que mes parents y prêtent attention et revoient leurs idées sur le moyen de transport qu'ils m'imposent.

Je vous prie, monsieur le professeur, d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

Thibault

En guise de consolation, la rédaction de *Signets* conseille à Thibault de se détendre en regardant le film de Roberto de Sica, « *Le Voleur de bicyclette* »...



Lettre ouverte à qui je veux

A Modigliani,



Mon cher peintre, je vous écris pour vous faire part de mon admiration à l'égard de vos oeuvres. A chaque coup d'œil sur l'une de ces merveilles, je ressens des émotions fortes et inégalées. Votre sens artistique est si développé et votre savoir si grand que je ne peux faire autrement que m'incliner en une gracieuse révérence. J'aimerais vous avoir comme maître ou instructeur. Malheureusement, cela est impossible et je n'ai d'autre solution que d'apprendre et encore apprendre dans les livres et les expositions.

Eh ! oui ! c'est un travail de longue haleine dans lequel je m'engage. Mais ai-je d'autres moyens pour atteindre un jour votre notoriété artistique ? Alors, je rature, je gomme, je recommence encore et encore à retoucher le dessin de la ligne d'un sein ou le galbe d'une hanche, à la façon d'Aznavor dans *La Bohème*. Ainsi pourrais-je désespérément espérer me rapprocher plus ou moins de vous. Je ne sais si cela vous intéressera, mais vous être très populaire, de nos jours, dans le monde artistique, et vos oeuvres sont devenues très recherchées. J'aimerais comme vous (et c'est aujourd'hui mon vœu le plus cher) laisser une trace de mon passage, une simple toile, une signature en bas à gauche d'un tableau qui aurait de la valeur et je serais exaucée. En plus du plaisir de peindre, ma vie prendrait un véritable sens. Je vous prie en haut de faire votre possible pour m'aider.

Je tiens à vous transmettre, monsieur, mes sentiments admiratifs et amicaux.

Charlène